

d'un objet comme un bateau (ou une personne) dépendrait de l'existence ou de la non-existence d'un objet numériquement différent mais, en quelque sorte, ontologiquement équivalent. À l'analyse, il semble que rien n'empêche d'identifier le bateau reconstruit, et lui seul, au bateau de Thésée, notamment en vertu d'une loi, la loi de reconstruction, selon laquelle un objet entièrement désassemblé puis entièrement réassemblé avec les mêmes pièces numériques est un seul et même objet. Une montre entièrement démontée, puis entièrement remontée est une seule et la même montre, en dépit du fait qu'elle cesse d'exister sous forme démantelée. Ainsi, et contrairement à ce que l'on croit souvent, un objet peut avoir une existence interrompue, pour ne pas dire interrompue comme une clarinette, dont la durée d'existence ne coïncide pas avec la durée comprise entre sa fabrication et sa destruction. Le principe d'interromptibilité, principe métaphysique selon lequel une chose ne peut avoir deux commencements d'existence (cf. texte n° 4 et texte n° 24) et qui suppose une existence continue interrompue, serait tout bonnement faux. Le texte qu'on va lire souligne la naïveté qu'il y aurait à croire que le problème de l'identité à travers le temps

soit réglé pour autant : la prééminence foncière du critère d'unicité compositionnelle sur le critère de continuité spatio-temporelle ne résout pas le problème tant il est vrai qu'il est assez facile d'imaginer ou de rencontrer des situations aporétiques pour lesquelles il semble exclu d'apporter une réponse cohérente crédible — que dirait-on, notamment, si chaque moitié des composants des deux bateaux était permuée, de sorte que l'un et l'autre soit composé de manière symétrique et donc équivalente à la fois des composants d'origine et des composants renouvelés ? Aucun des critères d'identité traditionnelle à notre disposition ne permet de trancher la question. L'énigme de l'identité à travers le temps serait indécidable. Que faut-il en conclure ? Que l'identité est une notion *vague* ? Que nos jugements d'identité ne sont qu'une fiction de notre imagination ? Non, mais plutôt que l'identité d'un objet fabriqué comme un bateau est une question d'ordre conceptuel : la réponse que nous sommes tentés d'apporter au paradoxe dépendrait cruciallement de notre concept de « bateau ». En ce sens, il semble légitime, dans le cas des artefacts, d'adopter une position conventionnaliste, ce qui ne signifie pas arbitraire.

Imaginons deux bateaux du même modèle composés exclusivement de mille planches chacun. Le premier, *Beau-*

*bleu*, est de couleur bleue ; le second, *Beau-rouge*, est de couleur rouge. Imaginons maintenant que, pour d'obscures raisons, des marins un peu ivres décident de permuter les planches des deux bateaux entre elles. À chaque heure de la journée, ces marins prennent une planche de *Beau-bleu* pour l'incorporer à *Beau-rouge* et une planche de *Beau-rouge* pour l'incorporer à *Beau-bleu*. Au bout de mille heures, il ne fait guère de doute, en fonction du critère d'unicité compositionnelle, que *Beau-bleu* finit par se retrouver à la place de *Beau-rouge*, et que *Beau-rouge* finit par se retrouver à la place de *Beau-bleu*. Comment pourrait-il en être autrement ? Après tout, nous nous retrouvons dans la situation de départ, sans aucun changement. Le fait que les marins aient adopté un comportement extraordinaire, et que n'importe quelle personne sensée se serait contentée, pour parvenir au même résultat, de changer les bateaux de place, ne change rien au problème. Personne ne peut soutenir que *Beau-bleu* est subitement devenu rouge, et que *Beau-rouge* est subitement devenu bleu, sans qu'aucune goutte de peinture ait été utilisée. En revanche, nous n'avons pas à être troublés par le fait que *Beau-bleu* se retrouve *in fine* à la place de *Beau-rouge* et que *Beau-rouge* se retrouve *in fine* à la place de *Beau-bleu*, sans que ces deux bateaux aient jamais été déplacés. Si ce que nous avons vu à propos des artefacts démantelés est correct, la situation, en dépit du scandale apparent, n'a tout simplement rien d'extraordinaire. Si je démonte ma montre à Paris et que je la remonte à Cambridge, ma montre, une et la même, se retrouvera en Angleterre sans jamais avoir été déplacée. Ma montre a cessé d'exister à Paris pour recommencer à exister à Cambridge. De même, *Beau-bleu* et *Beau-rouge* ont cessé d'exister à un moment et à un emplacement donnés pour recommencer à exister à un moment et à un emplacement différents<sup>1</sup>.

Cependant, soutenir, comme je le fais, que les bateaux ont permuté conduit inévitablement à se demander à partir

1. Je conseille au lecteur peu convaincu par ce raisonnement et qui persiste dans sa croyance que, au terme du processus, le bateau bleu est

de *quelle planche cruciale* l'inversion a eu lieu, et c'est précisément à cette énigme insondable qu'on ne peut pas répondre de façon convaincante. Si, comme je le crois, la permutation des premières planches ne modifie en rien l'identité des deux bateaux, la permutation de toutes les planches conduit en revanche à une permutation des bateaux eux-mêmes. En prenant le problème à rebours, on se rend également compte que les dernières planches permutées ne contribuent quasiment plus en rien à l'identité des deux bateaux qui, en quelque sorte, ont déjà eux-mêmes permuté. Qu'il s'agisse d'un processus de décomposition ou de recomposition, les enjeux sont donc symétriques et cette symétrie renforce l'opacité du problème. Tout semble se passer comme si le processus décrivait en son centre un triangle des Bermudes, véritable trou noir de l'identité dans lequel nos deux bateaux auraient sombré de façon inexplicable et probablement inexplicable.

Ce redoutable problème nous ramène inexorablement à la case départ, et il semble que sommes confrontés à trois options :

- 1) les bateaux n'ont pas d'identité à travers le temps et disparaissent dès la première planche échangée ;
- 2) les bateaux conservent leur identité tout au long du processus en vertu du critère de continuité spatio-temporelle ;

*Beau-rouge* et que le bateau rouge est *Beau-bleu* d'imaginer la même situation avec un tas d'or et un tas de pierres. Je doute fort qu'il souhaite alors échanger avec moi, sur la base de ses *propres* critères, son tas d'or avec mon tas de pierres. Il ne sert à rien de protester en soulignant que les tas et les bateaux n'ont pas les mêmes conditions de persistance, dans la mesure où, bien entendu, il suffirait pour enfoncer le clou de songer à un bateau en or et à un bateau en pierre, ou, si l'on veut rendre l'exemple plus crédible, à un bateau composé de mille planches moisies et à un bateau composé de mille planches serties de diamants. Dans le même ordre d'idées, il me semble clair que, si un chirurgien machiavélique permutait tous les organes de Socrate avec ceux de Platon, on retrouverait, à l'issue de l'opération, Socrate sur le lit de réanimation de Platon et Platon sur le lit de réanimation de Socrate [note de Ferret].

- 3) les bateaux retrouvent leur identité à la fin du processus en vertu du critère d'unicité compositionnelle sans qu'il soit possible de déterminer avec précision à quel moment la permutation a eu lieu.

L'attrait de la position 1) repose sur un rejet éventuel des deux autres solutions, tant il est vrai que les discussions du premier chapitre sur le changement ont montré que cette position était inacceptable. Considérer 1) sérieusement, c'est renoncer à toute ontologie des continuants et, d'une façon générale, à l'ensemble de notre schème conceptuel. De la même manière qu'il semble erroné de considérer qu'Héraclite ne puisse jamais se baigner deux fois dans le même fleuve, il semble erroné de considérer qu'un bateau disparaît purement et simplement dès que sa première planche est ôtée ou remplacée. La persistance fait partie de notre vision du monde et se présente avec l'indivision comme l'une des caractéristiques les plus fondamentales des choses elles-mêmes<sup>1</sup>.

Soutenir que l'identité d'un artefact comme un bateau est préservée quand on remplace l'une de ses mille planches conduit naturellement vers la solution 2), l'une des plus communément acceptées, mais qui doit cependant être également refusée si l'on en croit les discussions précédentes sur la continuité spatio-temporelle, l'unicité compositionnelle et le paradoxe du bateau de Thésée lui-même. Cependant, un partisan de 2) peut protester en considérant, à juste titre, que les cas de démantèlement ne sont pas assimilables au paradoxe du bateau de Thésée dans la mesure où, dans ce dernier cas, il existe incontestablement une continuité de

1. Dans l'histoire de la philosophie, cette tradition héraclitéenne est représentée – au niveau des artefacts uniquement – par des auteurs classiques comme Butler et Reid, qui opèrent une distinction entre une identité populaire ou nominale et une identité stricte et philosophique, et, de nos jours, par un auteur comme Roderick Chisholm, qui représente le courant de l'essentialisme météologique. À tout prendre, je préférerais opter pour ce type de positions plutôt que pour la position 2) à laquelle s'opposent mes intuitions les plus fondamentales sur l'identité à travers le temps [note de Ferret].

forme et de fonction, au contraire de la montre démantelée qui, elle, cesse bien d'apparaître sous forme de montre et de fonctionner. Le fait est que l'existence de la montre est mise entre parenthèses le temps de sa réparation, tandis que le bateau perpétuellement réparé ne cesse apparemment jamais d'exister. Un partisan de 2) peut donc admettre à la thèse de reconstitution tout en refusant de considérer que *Thésée III* (le bateau reconstitué) = *Thésée I* (le bateau d'origine) ou que, à la fin du processus de permutation, *Beau-bleu* et *Beau-rouge* aient changé de place, contrairement à ce que je soutiens.

Aussi forte que soit cette argumentation, elle n'est sans doute qu'une illusion supplémentaire dans la mesure où [...] ce renoncement conduit à affirmer sans sourciller que deux choses d'une même sorte, composées des mêmes éléments matériels, agencés selon une même configuration, ne sont pas identiques. Et c'est cela qui me paraît impossible. Qu'est-ce que cela voudrait donc dire en effet, sinon renoncer au principe d'identité lui-même ? Aussi irrésistible que soit la position 2), je demande donc à ses nombreux militants de reconnaître au moins à quoi ils s'engagent. Entre l'oubli de l'essentiel, le renoncement à la nécessaire identité d'une chose avec elle-même, et la reconnaissance de notre ignorance concernant les limites de l'existence d'un artefact quand on remplace progressivement l'ensemble de ses composants, il ne peut y avoir de choix véritable.

La proposition 3) n'est donc pas si scandaleuse qu'il y paraît, surtout si l'on considère que le paradoxe de la planche cruciale auquel elle conduit n'est qu'un paradoxe de type sorite qui veut que l'accumulation de propositions cohérentes débouche *in fine* sur un schéma incohérent. Pour tout  $n$  désignant un nombre de grains de sable, si  $n$  constitue un tas de sable, alors  $n-1$  constitue également un tas de sable, tant il est vrai que le fait d'ôter un grain de sable ne détruit pas le tas. Dès lors, de deux choses l'une, soit on fixe une limite par convention et cette limite apparaîtra nécessairement gratuite – pourquoi devrait-on considérer que cent vingt-trois grains forment un tas de sable et pas

cent vingt-deux ? —, soit on refuse de fixer une limite quelconque et alors on sera contraint, par décomposition progressive, de considérer qu'un seul grain, voire zéro, forme un tas de sable, ce qui est absurde. Lorsque les premières planches ont été permutées, il ne fait aucun doute que les deux bateaux sont encore ce qu'ils sont, de la même manière qu'un grain de sable ôté à un tas ne détruit pas le tas, ou qu'une personne chevelue qui perd un cheveu est toujours chevelue. De même, à la fin du processus, il ne fait aucun doute que les bateaux ont permuté, de la même manière qu'un tas de sable est détruit lorsque tous les grains de sable sont retirés ou qu'un chevelu est devenu chauve lorsqu'il a perdu tous ses cheveux. Comment espérer élucider ce problème ? D'abord, en remarquant que le brouillard de l'identité n'est pas si épais qu'il semble, dans la mesure où l'on peut considérer à la fois que les deux bateaux n'ont pas encore permuté lorsque 20 % des planches ont été échangées, et que la permutation des deux bateaux a bel et bien eu lieu lorsque 80 % des planches ont été remplacées. Peut-on resserrer les mailles du filet jusqu'à la limite extrême, à savoir 50 % moins une planche d'un côté et 50 % plus une planche de l'autre ? Sans doute, mais nous ne serions guère plus avancés, puisque l'on retomberait sur notre paradoxe initial.

On peut ensuite considérer que, par un processus cumulatif, chaque planche ôtée est plus importante que la précédente et moins que la suivante dans l'identité du bateau, et cela jusqu'à mi-parcours du processus où l'importance des planches recommence de façon symétrique à décroître. Il est donc faux de considérer que chaque planche joue un rôle identique. Si les premières et les dernières planches ne jouent aucun rôle dans l'identité des bateaux, la fameuse planche cruciale située à mi-parcours n'est donc pas simplement une planche, mais, en quelque sorte, l'ensemble des planches déjà permutées.

Malheureusement, cette réponse n'éclaire absolument pas la situation intermédiaire dans laquelle chacun des deux bateaux est composé de cinq cents planches bleues et de

cing cents planches rouges. Quelle est l'identité de ces bateaux ? Ils ne peuvent pas tous les deux être à la fois *Beau-bleu* et *Beau-rouge*. Et il n'y a aucune raison pour soutenir que l'un plus que l'autre est *Beau-bleu* ou *Beau-rouge*. Faut-il en conclure que les deux bateaux ne sont ni *Beau-bleu* ni *Beau-rouge* ? Cette affirmation, si crédible qu'elle puisse sembler être, ne retire rien à notre perplexité. En poursuivant le processus de permutation, ne serait-ce que d'une seule planche, nous retrouvons, en effet, les deux bateaux d'origine. Mais, si les deux bateaux intermédiaires ne sont ni *Beau-bleu* ni *Beau-rouge*, il ne s'agit pourtant pas de deux bateaux fantômes, mais bien de deux bateaux tout aussi réels que *Beau-bleu* et *Beau-rouge*, bateaux à qui, conséquemment, nos marins pourraient infliger le même processus de permutation, et ainsi de suite à l'infini, sans que jamais leur identité puisse être élucidée.

Soutenir que l'identité n'est pas une donnée brute, irrémédiablement figée, mais un processus, qu'elle se construit ou se détruit progressivement, ne résout pas le problème. C'est oublier qu'à chaque instant de la permutation nous avons affaire à deux bateaux qui existent réellement et qui possèdent donc une certaine identité. Le paradoxe de la planche cruciale nous conduit aux limites extrêmes de l'identité des artefacts à travers le temps et nous montre à quel point nos concepts courants, comme « bateau », sont, en dépit des apparences, des concepts flous.

### III

## L'IDENTITÉ PERSONNELLE